

Zeitschrift: Études pédagogiques : annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 46/1955 (1955)

Artikel: Deux enfances
Autor: Meylan, Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-114347>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Deux enfances

La psychologie de l'enfant et de l'adolescent est une science récente, et la connaissance qu'elle nous donne du développement de l'être humain durant les vingt premières années de sa vie (et plus particulièrement durant l'âge scolaire) est encore toute sporadique. Il convient sans doute de mettre les futurs éducateurs (parents et maîtres) au bénéfice de cette science ; mais si, dans ses grandes lignes, la pédagogie nouvelle (Claparède, Wallon, Cousinet, Gal, Debesse) est fondée sur la psychologie de l'enfant et de l'adolescent, et ne pouvait être formulée avant elle, dans la pratique de l'enseignement et de l'éducation, la connaissance intuitive de l'enfant et de l'adolescent, telle que peuvent la leur donner un contact intelligent et affectueux avec l'enfance, et la méditation des documents les plus sincères de cette connaissance, est actuellement encore indispensable aux parents, aux éducateurs, aux professeurs, et leur restera toujours utile.

Si nous considérons qu'avant toute psychologie scientifique, il y a eu d'admirables éducateurs, nous pouvons formuler l'hypothèse que c'est à cette connaissance intuitive ou poétique de l'enfant qu'ils doivent leur succès pratique, ou la considération dont ils jouissent aujourd'hui auprès des éducateurs. Cela me paraît aisément à démontrer, par exemple, pour Fénelon (*Fables*, *Télémaque*, *Education des Filles*), Jean-Jacques Rousseau (*Rêveries*, en particulier la neuvième ; *La Nouvelle Héloïse*, en particulier la lettre III de la cinquième partie, et tant de scènes justes de l'*Emile*), Pestalozzi (*Léonard et Gertrude*, *Lettre de Stans*, *Le livre des mères*, certains de ses *Discours d'Yverdon*, et ce que nous savons de son amour des enfants). Le même chemin peut, aujourd'hui encore, conduire au même but.

Depuis que l'enfant est entré dans la littérature, l'éducateur peut enrichir son expérience personnelle de l'expérience formulée dans les écrits de ces poètes — au sens large — que sont, par exemple, George Sand (*Histoire de ma vie*), Victor Hugo, dans certains de ses récits et poèmes, Charles-Louis Philippe, Pierre Loti (*Le roman d'un enfant*, *Prime jeunesse*), Jules Vallès, Romain Rolland (*L'aube*, *Le matin*, *L'adolescent*, *L'âme enchantée*), Albert Thierry, Gilbert Cesbron (*Les Innocents de Paris*, *Notre prison est un royaume*)... et tant d'autres, sans oublier *L'inquiète adolescence*, de Louis Chadourne, ni *Les Enfantes* de Valéry Larbaud, ni *Le chiffre de nos jours* d'André Chamson.

Il paraît donc souhaitable que ces « enfances » soient présentées au futur éducateur et figurent dans sa bibliothèque, à côté des œuvres des maîtres de la psychologie de l'enfant et de l'adolescent, sur le rayon à portée de la main, où l'on place les volumes que l'on entend relire.

Très différentes l'une de l'autre, ces enfances ! comme diffèrent les uns des autres, en dépit de leur ressemblance due à l'âge, les vingt-cinq ou les trente-cinq élèves d'une classe. Epiques ou élégiaques, sages ou révoltées, divinement douces ou hantées par la terreur, conformistes ou fécondes en mirifiques inventions. Chacun a sa mort ; mais d'abord chacun a son enfance. Et c'est de ces enfances, toutes différentes, qu'on a tiré, par abstraction et généralisation, les moyennes qui constituent la psychologie de l'enfant.

Il n'est pas mauvais de refaire parfois le chemin à partir des données immédiates : l'enfant qu'on a été, les enfants qu'on a connus, et ceux dont on a lu l'autobiographie ou les souvenirs d'enfance. Je choisirai dans deux romans autobiographiques, que séparent l'un de l'autre soixante-quatre années (des années dont un certain nombre comptent pour beaucoup), et dont les auteurs, Loti et Chamson, tous deux protestants, appartiennent à des types caractérologiques différents, quelques textes propres à évoquer l'atmosphère de deux enfances ; l'une préservée et rêveuse, l'autre plus hardie, extravertie.

D'abord, d'après *Le roman d'un enfant*, l'enfance du futur auteur de *Pêcheurs d'Islande* et de *Ramuntcho*. Le voici dans un jardin, avec une fillette de son âge. Ils se racontent des histoires, dans une maisonnette construite de vieilles planches, couverte de nattes. Ce mot « un fruit des colonies, très gros » l'a plongé dans une féconde et prophétique rêverie :

Oh ! ce qu'il avait de troublant et de magique, dans mon enfance, ce simple mot : « les colonies », qui, en ce temps-là, désignait pour moi l'ensemble des lointains pays chauds, avec leurs palmiers, leurs grandes fleurs, leurs nègres, leurs bêtes, leurs aventures. De la confusion que je faisais de ces choses, se dégageait un sentiment d'ensemble absolument juste, une intuition de leur morne splendeur et de leur amollissante mélancolie.

Et l'enfant fait l'inventaire des richesses de son futur domaine :

Les colonies ! comment dire tout ce qui cherchait à s'éveiller dans ma tête, au seul appel de ce mot ! Un fruit des colonies, un oiseau de là-bas, un coquillage, devaient pour moi tout de suite des objets presque enchantés.

Il y avait une quantité de choses des colonies chez cette petite Antoinette [sa camarade de jeux, que nous retrouverons tout à l'heure] : un perroquet, des oiseaux de toutes couleurs dans une volière, des collections de coquilles et d'insectes. Dans les tiroirs de sa maman, j'avais vu de bizarres colliers de graines pour parfumer ; dans ses greniers,

où quelquefois nous allions fureter ensemble, on trouvait des peaux de bêtes, des sacs singuliers, des caisses sur lesquelles se lisaiient encore des adresses de villes des Antilles ; et une vague senteur exotique persistait dans sa maison entière.

En attendant l'appel de la vocation, ces deux enfants jouent, comme tous les enfants. Voici le moment où ils passent du jeu « parallèle » au jeu collectif :

Je vais dire le jeu qui nous amusa le plus, Antoinette et moi, pendant ces deux mêmes délicieux étés.

Voici : au début, on était des chenilles ; on se traînait par terre, péniblement, sur le ventre et sur les genoux, cherchant des feuilles pour les manger. Puis bientôt on se figurait qu'un invincible sommeil nous engourdisait les sens et on allait se coucher dans quelque recoin sous des branches, la tête recouverte de son tablier blanc : on était devenu des cocons, des chrysalides.

Cet état durait plus ou moins longtemps et nous entrions si bien dans notre rôle d'insecte en métamorphose, qu'une oreille indiscrète eût pu saisir des phrases de ce genre, échangées entre nous sur un ton de conviction complète :

— Penses-tu que tu t'envoleras bientôt ?

— Oh ! je sens que ça ne sera pas long cette fois : dans mes épaules, déjà... ça se déplie... (Ça, naturellement, c'était les ailes).

Enfin on se réveillait ; on s'étirait, en prenant des poses et sans plus rien se dire, comme pénétré du grand phénomène de la transformation finale...

Puis, tout à coup, on commençait des courses folles, — très légères, en petits souliers minces toujours ; à deux mains on tenait les coins de son tablier de bébé, qu'on agitait tout le temps en manière d'ailes ; on courait, se poursuivant, se fuyant, se croisant en courbes brusques et fantasques ; on allait sentir de près toutes les fleurs, imitant le continu empressement des phalènes ; et on imitait leur bourdonnement aussi, en faisant : « Hou ou ou !... » la bouche à demi fermée et les joues bien gonflées d'air...

Dans cette vie qui paraît toute vouée au jeu et au rêve ébloui, la Mort passe, éveillant des réflexions si graves qu'un instant l'enfant pense et sent comme un homme. Iloubliera. Mais d'autres expériences raviveront en lui ces sentiments, creuseront ce pli. Cette fois-ci, c'est sa grand-mère qui dort de son dernier sommeil :

Dès l'abord, je fus frappé de l'ordre parfait qui était rétabli dans les choses, de l'air de paix profonde que cette chambre avait pris... Dans la pénombre du fond, mon père était assis, immobile, au chevet du lit, dont les rideaux ouverts se drapaient correctement, et, sur l'oreiller, bien au milieu, j'apercevais la tête de ma grand-mère endormie ; sa pose avait je ne sais quoi de trop régulier, — de définitif pour ainsi dire, d'éternel.

Première intuition, qui va brusquement provoquer un ébranlement profond de tout son être :

Malgré l'effroi qui me clouait sur place, je m'étonnais que grand-mère fût si peu désagréable à regarder ; n'ayant encore jamais vu de morts, je m'étais imaginé jusqu'à ce jour que, l'âme étant partie, ils devaient faire tous, dès la première minute, un grimacement décharné, inexpressif, comme les têtes de squelettes. Et au contraire, elle avait un sourire infiniment tranquille et doux ; elle était jolie toujours, et comme rajeunie, en pleine paix...

Alors passa en moi une de ces tristes petites lueurs d'éclair, qui traversent quelquefois la tête des enfants, comme pour leur permettre d'interroger d'un furtif coup d'œil des abîmes entrevus, et je me fis cette réflexion : Comment grand-mère pourrait-elle être au ciel, comment comprendre ce dédoublement-là, puisque ce qui reste pour être enterré est tellement elle-même, et conserve, hélas! jusqu'à son *expression* ?...

Après, je me retirai sans questionner personne, le cœur serré et l'âme désorientée, n'osant pas demander la confirmation de ce que j'avais deviné si bien, et préférant ne pas entendre prononcer le mot qui me faisait peur...

On mit l'enfant au lycée, comme externe, heureusement ! Il avait vécu dans une liberté trop complète et trop heureuse pour n'en pas souffrir. Les plus terribles, dit-il, de ses professeurs, étaient Le Bœuf Apis et le Grand Singe Noir. Voici une page propre à faire comprendre à un maître débutant pour quelles raisons les « narrations » du futur grand écrivain peuvent ne pas valoir celles du futur huissier.

Une des parties où j'étais le plus nul était assurément la narration française ; je rendais généralement le simple « canevas » sans avoir trouvé la moindre « broderie » pour l'orner. Dans la classe, il y en avait un qui était l'aigle du genre et dont on lisait toujours à haute voix les élucubrations. Oh ! tout ce qu'il glissait là dedans de jolies choses ! (Il est devenu, dans un village de manufactures, le plus prosaïque des petits huissiers.) Un jour que le sujet proposé était : « Un naufrage », il avait trouvé des accents d'un lyrisme !... et j'avais donné, moi, une feuille blanche avec le titre et ma signature. Non, je ne pouvais pas me décider à développer les sujets du Grand-Singe : une espèce de pudeur instinctive m'empêchait d'écrire les banalités courantes, et quant à mettre des choses de mon cru, l'idée qu'elles seraient lues, épluchées par ce croquemitaine, m'arrêtait net.

Cependant j'aimais déjà écrire, mais pour moi tout seul par exemple, et en m'entourant d'un mystère inviolable. Pas dans le bureau de ma chambre, que souillaient mes livres et mes cahiers de collège, mais dans le très petit bureau ancien qui faisait partie du mobilier de mon musée, existait déjà quelque chose de bizarre qui représentait mon journal intime, première manière. Cela avait des aspects de grimoire de fée ou de manuscrit d'Assyrie ; une bande de papier sans fin s'enroulait sur un roseau ; en tête, deux espèces de sphinx d'Egypte, à l'encre rouge, une étoile cabalistique, — et puis cela commençait, tout en

longueur comme le papier, et écrit en une cryptographie de mon invention. Un an plus tard seulement, à cause des lenteurs que ces caractères entraînaient, cela devint un cahier d'écriture ordinaire ; mais je continuai de le tenir caché, enfermé sous clef comme une œuvre criminelle.

Il joue aux vacances avec des garçons. Il connaît les joies et les responsabilités du chef de bande ! Le voici inventant pour ses fâcheux un jeu passionnant :

Un matin de la fin de septembre, par un temps pluvieux et déjà frais qui sentait mélancoliquement l'automne, j'étais entré dans la cuisine, attiré par un feu de branches qui flambait gaiement dans la haute cheminée ancienne.

Et puis là, désœuvré, contrarié de cette pluie, j'imaginai pour me distraire de faire fondre une assiette d'étain et de la précipiter, toute liquide et brûlante dans un seau d'eau.

Il en résulta une sorte de bloc tourmenté, qui était d'une belle couleur d'argent clair et qui avait un certain aspect de mineraï. Je regardai cela longuement, très songeur : une idée germa dans ma tête, un projet d'amusement nouveau, qui allait peut-être devenir le grand charme de cette fin de vacances...

Le soir même, en conférence tenue sur les marches du grand escalier à rampe forgée, je parlai aux petits Peyral [ses camarades d'aventure, « chez l'oncle du Midi »] de présomptions qui m'étaient venues, d'après l'aspect du terrain et des plantes, qu'il pourrait bien y avoir des mines d'argent dans le pays. Et je prenais, pour le dire, de ces airs entendus de coureur d'aventures, comme en ont les principaux personnages, dans ces romans d'autrefois qui se passent aux Amériques.

Chercher des mines, cela rentrait bien dans les attributions de ma bande, qui partait si souvent avec des pelles et des pioches à la découverte des fossiles ou des cailloux rares.

Le lendemain donc, à mi-montagne, comme nous arrivions dans un chemin, délicieusement choisi du reste, solitaire, mystérieux, dominé par des bois et très encaissé entre de hautes parois moussues, j'arrêtai ma bande, avec un flair de Peau-Rouge : ça devait être là ; j'avais reconnu la présence des gisements précieux, — et, en effet, en fouillant à la place indiquée, nous trouvâmes les premières pépites (l'assiette fondu que, la veille, j'étais venu enfouir).

Ces mines nous occupèrent sans trêve pendant toute la fin de la saison. Eux, absolument convaincus, émerveillés, et moi, qui pourtant fondais tous les matins des couverts et des assiettes de cuisine pour alimenter nos filons d'argent, moi-même arrivant presque à m'illusionner aussi.

C'est un film à l'accéléré : il suffit de l'étaler pour l'enfant ordinaire. A l'âge de quatorze ans (« au quatorzième mois de mai de sa vie ») la femme lui fait signe, lui donne rendez-vous ; et il lui sera fidèle. Que ses expériences ultérieures aient prêté quelques traits à cette figure, c'est possible. Mais elle me paraît cependant illustrer ce qu'il y a d'ardent et de pur dans cette attente de l'amour :

Le long des murs tout fleuris de jasmins, de chèvrefeuilles, de roses, je m'avançais indécis et troublé, cherchant je ne sais quoi, ayant conscience de quelqu'un qui m'attendait et que je désirais ardemment voir, ou bien de quelque chose d'inconnu qui allait se passer, et qui par avance m'enivrait...

A un point où se trouve un rosier très vieux, planté par un ancêtre et gardé respectueusement, bien qu'il donne à peine tous les deux ou trois ans une seule rose, j'aperçus une jeune fille, debout et immobile avec un sourire de mystère...

Il faisait de plus en plus sombre partout, et cependant, sur elle seule, demeurait une sorte de vague lumière comme renvoyée par un réflecteur, qui dessinait son contour nettement avec une mince ligne d'ombre.

Je devinais qu'elle devait être extrêmement jolie et fraîche ; mais son front et ses yeux restaient perdus sous un voile de nuit ; je ne voyais tout à fait bien que sa bouche, qui s'entrouvrait pour sourire dans l'ovale délicieux de son bas de visage. Elle se tenait contre le vieux rosier sans fleurs, presque dans ses branches. — La nuit s'assombrissait toujours. Elle était là comme chez elle, venue je ne sais d'où, sans qu'aucune porte eût été ouverte pour la faire entrer ; elle semblait trouver naturel d'être là, comme moi, je trouvais naturel qu'elle y fût.

Je m'approchai bien près pour découvrir ses yeux qui m'intriguaient, et alors tout à coup je les vis très bien, malgré l'obscurité toujours plus épaisse et plus alourdie : ils souriaient aussi, comme sa bouche ; — et ils n'étaient pas quelconques, — comme si, par exemple, elle n'eût représenté qu'une impersonnelle statue de la jeunesse ; — non, ils étaient très particuliers au contraire ; ils étaient les yeux de *quelqu'un* ; de plus en plus je me rappelais ce regard déjà aimé et je le retrouvais, avec des élans de tendresse infinie...

Et je fus très long à l'oublier ; je l'aimais, je l'aimais tendrement ; dès que je repensais à elle, c'était avec une commotion intérieure, à la fois douce et douloureuse ; tout ce qui n'était pas elle me semblait, pour le moment, décoloré et amoindri.

Le lycéen qui inventait l'aventure des mines d'argent et que nous venons de fixer dans ce désir, encore chaste, de l'amour féminin, depuis longtemps déjà songeait activement à la carrière dans laquelle il se réaliserait.

Il avait d'abord embrassé, docilement, le rêve (pasteur) que ses parents faisaient pour lui ; puis il avait cru trouver un compromis, entre cette vocation conçue par d'autres et son ardent désir de pays lointains, dans l'activité missionnaire. Mais sa vocation véritable, qui s'indique si nettement dans ses jeux enfantins, s'affirme toujours plus impérieuse. Et, au terme de torturantes délibérations, il finit par céder à son appel irrésistible.

On admet que l'éducation — individualisation et socialisation — s'achève par la professionalisation : le choix du service et la mise en état de le rendre. L'adolescent de quinze ans n'en est pas encore là. Mais son choix est arrêté ; et il en fait part à son confident d'alors,

son frère aîné. On peut dire que l'enfance et la préadolescence s'achèvent par la confidence de cette résolution. En voici le récit :

Un jour, comme on avait déjà dépassé la mi-septembre, je compris, à l'anxiété particulièrement grande de mon réveil, qu'il n'y avait plus à reculer ; le terme que je m'étais assigné moi-même était venu.

Donc, après le dîner de midi, à la rage ardente du soleil, j'emportai dans le jardin de mon oncle du papier et une plume, — et là, je m'enfermai pour écrire cette lettre. (Cela entraînait dans mes habitudes d'enfant d'aller ainsi travailler ou faire ma correspondance en plein air, et souvent même dans les recoins les plus singulièrement choisis, en haut des arbres, sur les toits.)

Encore enfant, et déjà adolescent ! Enfant par la puérilité de la mise en scène ; adolescent par la lucidité et la fermeté de la résolution. Ce texte illustre précieusement, à mon sens, le devenir sans rupture de l'adolescent dans l'enfant ; cette continuité de son évolution, même dans le cas d'une adolescence « révolutionnaire ».

Ce fut le berceau du fond que je choisis enfin pour m'y établir ; les vignes y étaient très effeuillées, mais les derniers papillons à reflet de métal bleu y venaient encore, avec les guêpes, se poser sur les sarments des muscats.

Là, dans un grand calme de solitude, dans un grand silence d'été rempli de musiques de mouches, j'écrivis et signai timidement mon pacte avec la marine.

De la lettre elle-même, je ne me souviens plus ; mais je me rappelle l'émotion avec laquelle je la cachetai, comme si, sous cette enveloppe, j'avais scellé pour jamais ma destinée.

... L'heure approchait où la vieille diligence campagnarde allait partir, emportant les lettres au loin. Je sortis du vieux jardin que je refermai à clef, et me dirigeai lentement vers le bureau de poste.

Un peu comme un petit halluciné, je marchais cette fois-là sans prendre garde à rien ni à personne. Mon esprit voyageait partout, dans les forêts pleines de fougères de l'*île délicieuse*, dans les sables du sombre Sénégal où avait habité l'oncle au musée [un autre « instrument du destin »], et à travers le Grand Océan austral où *des dorades passaient*.

La réalité assurée et prochaine de tout cela m'enivrait ; pour la première fois, depuis que j'avais commencé d'exister, le monde et la vie me semblaient grands ouverts devant moi ; ma route s'éclairait d'une lumière toute nouvelle : — une lumière un peu morne, il est vrai, un peu triste, mais puissante et qui pénétrait tout, jusqu'aux horizons extrêmes avoisinant la vieillesse et la mort.

* * *

Voici maintenant, dans *Le chiffre de nos jours*, le futur auteur des *Hommes de la route*; de *La neige et la fleur*, s'éveillant à une conception plus âpre et plus drue de la vie, à Alès, au bord du Gardon, ou au Vigan, sur les premières pentes des Cévennes. Détachons de ce

document, plus direct peut-être que *Le roman d'un enfant*, quelques pages caractéristiques de cette autre enfance.

C'est un garçon cent pour cent, toujours bavardant, courant, sautant, nageant, plongeant, explorant et s'aventurant.

Je revois le petit garçon que je devais être, entre 1904 et 1910, un petit garçon maigre et nerveux, presque malingre, mais d'une terrible vitalité, animé par un continual besoin de mouvement, plein de la rage de vivre.

Quand Anna m'emménait en promenade, elle devait renoncer à me tenir par la main. Je lui tordais les poignets en faisant des pirouettes. Elle me lâchait, en me menaçant des pires malheurs. Je faisais alors dix fois la route, comme un jeune chien. Je grimpais partout où j'étais capable de le faire, sur les murs, les talus, les bornes kilométriques, les fontaines. Je parlais sans arrêt, posant des questions sans attendre les réponses, attentif à tout, sans pouvoir fixer mon attention.

Leur voisin, M. Courty, étant mort, foudroyé par l'embolie, « tombé en arrière de tout son poids », imiter cette chute constitue, deux jours durant, son jeu macabre et dangereux :

J'avais fort bien compris comment la scène s'était passée et, dès que j'avais été seul à la cuisine, avec Anna, j'avais ouvert la porte, l'avais refermée derrière moi et m'étais laissé tomber en arrière, de tout mon long, en fermant les yeux.

— Sainte Vierge, qu'est-ce que tu fais ?

— M. Courty.

Malgré ma fréquentation des cimetières, je n'avais aucune idée de la mort. M. Courty était tombé en arrière. Cela pouvait arriver à tout le monde. J'imitais M. Courty.

— Par la Madona ! criait Anna, ne fais pas ça, pauvre petit malheureux !

Elle me relevait en faisant des signes de croix. Je lui glissais dans les mains et filais dans le couloir. Au bout d'un moment, je rentrais dans la cuisine en gagnant toute ma taille. Je refermais la porte solennellement, comme M. Courty avait dû le faire, et je me laissais tomber en arrière, en tapant de la nuque sur le pavé.

— Monstre d'enfant ! écumait Anna. Tu vas te porter malheur... Madame, madame ! hurlait-elle en appelant ma mère au secours.

Ma mère essaya de m'expliquer qu'il ne fallait pas plaisanter avec la mort. La mort ? Comme si j'avais pu comprendre ce que ce mot voulait dire !

Pendant deux jours, je jouai au même jeu, à m'en faire mal à la tête.

Ce qui ne l'empêche pas, le jour suivant, de hurler d'épouvante quand il apprend que M. Courty ne sortira jamais de la « boîte noire », dans laquelle on l'a enfermé.

Le lundi soir, on ramena le corps de M. Courty. On eut beau me consigner dans ma chambre, je vis le cortège, dans l'escalier, des hommes

noirs qui portaient en soufflant une grande caisse à poignées d'argent, et des messieurs inconnus, en costume des dimanches.

— Où était M. Courty ? demandai-je à Anna, qui m'avait déniché entre les deux étages et m'avait ramené dans sa cuisine.

— Dans la grande boîte ! me répondit-elle. C'est là qu'on met les morts, avant de les conduire au cimetière... Tu le sais bien !

— Dans la grande boîte ? Enfermé ? Non, non, je ne savais pas qu'on mettait les morts dans cette boîte... Mais, dis, Anna, alors il n'en sortira plus jamais ?

— Non, jamais, avait dit Anna, avec une flamme noire dans les yeux.

D'un seul coup, j'avais été transpercé par l'épouvante. J'avais compris, devant cette caisse à poignées d'argent, ce que ma mère n'avait pas pu me faire comprendre.

— Dis, Anna, un jour, tout le monde sera mort ? Tout le monde ira dans cette boîte ?

Epouvantée à son tour, mon Italienne claquait des dents. Elle avait appelé ma mère et ma mère avait dû la réconforter.

— Allons, Anna, vous voyez bien comme cet enfant est sensible. Vous allez le rendre malade. Tâchez de vous dominer.

— C'est lui qui me fait peur, répondait Anna. Il dit que nous ironsons tous dans cette boîte.

Ces enfants violents, passionnés, qui brusquement vous échappent ou brusquement sortent de terre entre vos jambes ; qui, menacés d'une douche pour les calmer, par bravade, se jettent tête première dans une vasque d'eau profonde et glacée, d'où l'on a du mal à les tirer... leurs réactions imprévisibles provoquent presque fatallement de graves accidents. C'est ainsi que le petit Chamson faillit rendre aveugle la bonne qui l'aimait d'un amour si entier, sa chère Anna :

Notre petit coin de jardin devenait, en quelques instants [quand on étendait la lessive], une sorte de labyrinthe aux parois de toiles où j'aimais à me promener en criant, au rythme de « Loup, y es-tu ? »

— Où je suis ? Dis-le-moi ? Où je suis, Anna ?

— Au Paradis ! me répondait-elle, en continuant sa besogne, ou bien, de sa voix la plus caverneuse : « Chez les diables de l'enfer ! »

Le linge mouillé claquait contre ma figure. Je ne savais plus où j'en étais et je tournais sur moi-même en faisant tomber des chemises et des nappes.

— Monstre d'enfant ! hurlait Anna. Voilà ma lessive perdue.

C'était le grand jeu du lundi. Il m'excitait si fort que j'en perdais la mesure et voulais me mettre à jouer à d'autres jeux interdits. Je faisais alors des bonds pour tâcher de prendre à pleine main un des fils de fer qui se balançait sur ma tête. Neuf fois sur dix, mes mains se refermaient sur le vide, mais, parfois, j'attrapais un des fils à la volée. Je tirais sur lui de toutes mes forces. Il se tendait comme la corde d'un arc et je le lâchais brusquement pour l'entendre siffler en l'air.

— Tu feras mal à quelqu'un, me criait Anna.

Un jour, je lâchai ma prise au moment où elle émergeait du mur

de toile qui nous séparait l'un de l'autre. Le fil la frappa sous le front. Elle fit un cri et tomba sur les genoux.

— Monstre d'enfant ! disait-elle. Monstre d'enfant !

Je crus qu'elle continuait à jouer et je courus me cacher derrière les draps de lit.

— Où je suis ? demandai-je en changeant ma voix. Où je suis ? Dis-le-moi ? Où je suis, Anna ?

Mais Anna restait à genoux, les bras en avant, les mains ouvertes dans l'herbe. Je m'approchai d'elle à petits pas. Je vis ses yeux fermés s'entrouvrir. Une humeur glauque les remplissait, striée de filets de sang. Ils restèrent grands ouverts pendant quelques secondes qui me parurent interminables. Le brasier qui les illuminait d'ordinaire s'était éteint. Ils ressemblaient aux lucarnes du grenier dont les vitres opaques sont couvertes de poussière. Anna laissa retomber ses paupières, très lentement, comme elle aurait refermé une lourde porte, et se mit à pousser des cris terribles.

— Tu m'as crevé les yeux ! hurlait-elle. Je vois tout noir !

... Le vingtième jour, le docteur Delfau et le docteur Saix vinrent enlever le bandeau noir de mon Italienne. On avait à peine entrouvert les rideaux et la chambre était plongée dans la pénombre. Son bandeau dénoué, Anna releva lentement la tête. Elle ouvrit les yeux, les referma aussitôt, les rouvrit. Le docteur Delfau fit passer les mains devant son visage.

— J'y vois ! dit soudain Anna d'une voix rauque. Je vois des mains...

— Ses yeux sont sauvés ! murmura M. Delfau.

— Madame... Madame... Je ne serai pas aveugle, hoquetait Anna, accrochée au bras de ma mère. Je pourrai rester chez vous... Je pourrai garder le petit... Je n'aurai pas besoin d'apprendre à broder !

Au fond de la chambre, adossé au mur, je pleurais de joie et de honte... Le soleil n'avait pas rendu Anna aveugle ! La lumière n'avait pas détruit ses yeux ! Le soleil et la lumière n'étaient pas coupables ! C'était donc moi, moi tout seul, qui avais manqué de faire d'Anna une pauvre infirme !

— Pardon, Anna, je ne tirerai plus les fils de fer... Je ne te désobéirai plus jamais.

Quelle différence entre l'enfant docile, précieux, du *Roman d'un enfant*, chez qui l'on sent déjà l'égocentrique passif, pour qui l'exotisme ne sera qu'un prétexte à dire inlassablement sa mélancolie harmonieuse et gratuite, et l'enfant violent qui, homme, s'engagera et qui déjà s'est engagé, du *Chiffre de nos jours* ; agissant et pâtissant avec la même violence, extrême en tout !

Qui peut savoir s'il a plus redouté la mort que les autres hommes ? Je sais, du moins, que j'ai cru avoir toutes les maladies qui ne font pas grâce : le tétanos, la méningite cérébro-spinale, la morve, le charbon, la tuberculose pulmonaire.

J'avais trouvé, dans le secrétaire du grand salon, un vieux dictionnaire de médecine où toutes ces maladies étaient décrites, avec leurs symptômes, leur diagnostic et leur pronostic, leur prévention, leur thérapeutique. Je connaissais par cœur cet ouvrage. J'étais aussi savant

qu'un interne des hôpitaux de Paris de 1830, savant d'une science à la fois précise et poétique, vieille de près d'un siècle, et pleine d'aveux d'impuissance et d'annonces d'issues fatales inévitables.

S'il m'arrivait de m'égratigner le doigt, par hasard, en fouillant dans l'humus humide du jardin, je pouvais fort bien n'y prêter d'abord aucune attention. Deux jours après, en me réveillant, je sentais pourtant que j'avais la nuque raide. L'angoisse inondait mon cœur. Un rapide coup d'œil sur mon doigt me faisait découvrir une cicatrice, déjà refermée, dans une auréole rouge. Je pressais sur elle d'un coup sec. Mes mâchoires se crispaient et mon diagnostic était fait. J'avais attrapé le tétanos !

Fait étrange, pourtant, les symptômes n'empiraient pas. Ma nuque était toujours raide, mais pas plus qu'à mon réveil. Je pouvais encore ouvrir la bouche. L'affreux trismus ne l'avait pas encore soudée. Il me restait peut-être encore une chance ! Le dictionnaire relatait quelques cas de guérison. Il y avait surtout celui de l'officier de marine, blessé pendant la bataille de Trafalgar, et qui, frappé par le tétanos, s'en était guéri par des immersions dans l'eau froide. Pourquoi ne pas faire comme lui ? Je me précipitais au lavoir. La nuque courbée sous la gueule du griffon vomissant son eau glacée, je plongeais mes bras dans le bassin. J'étouffais, je claquais des dents. Mon regard devenait bleu. Je m'ébrouais en me rejetant en arrière... Un léger mieux se faisait sentir... Mais je n'osais pas croire au miracle.

Le lendemain, en me réveillant, je sentais que j'avais trompé la mort, comme l'officier de marine atteint par un biscaïen de Trafalgar, et je demandais des tartines, après avoir avalé mon eau bouillie.

... Je n'avais même pas besoin de me persuader que j'étais malade, pour sentir la mort dans ma peau. Combien de fois, sans aucune raison, ai-je été transpercé par la certitude que j'avais épuisé mes heures, que j'étais au bout de mon chemin !

Je me souviens de m'être adressé alors, dans cette abominable détresse, à Celui qui régnait sur ces montagnes où je n'avais pas encore pu monter.

— Laisse-moi vivre encore et je ferai quelque chose pour Toi ! demandait le petit bout d'homme en culottes courtes à ce Dieu partout présent... et l'Eternel, le Dieu des armées, le Père Tout-Puissant qui a créé le ciel et la terre faisait cette chose inimaginable ! Il laissait vivre le petit garçon !

Son enfance fut d'ailleurs moins facile — et, à certains égards, meilleure — que celle de Pierre Loti. Son père, chimérique et malchanceux inventeur, toujours jusqu'au cou dans des difficultés d'argent (« ce n'est jamais qu'un cap à passer ! »), fut obligé de déposer son bilan, de remettre son appartement. Il se réfugia chez des amis, et le futur romancier, élève du lycée d'Alès, fut confié à sa grand-mère, au Vigan. Il y suivra l'école primaire, découvrira la route dont il racontera plus tard la construction, remontera jusqu'à ses racines : cet arrière-grand-père qu'on appelait « le Républicain »... Il vivra dans une saine camaraderie avec des enfants sans malice et, quand il retrouvera le lycée, il sera mûr pour son enseignement.

Tout ce qu'il doit à sa grand-mère, à ses camarades du Vigan !

Combien de fois ai-je entendu dire à ma grand-mère, en parlant d'une pauvre femme misérable, aveugle, et presque sourde, confinée dans deux pièces sans soleil, ou d'un vieil homme à moitié infirme, aux habits râpés, à la main tremblante, fantôme de décrépitude et de désespoir, spectre d'indigence et de malheur :

— Le Seigneur l'a comblé !

— Comblé de quoi ? demandais-je alors d'une voix rageuse, comblé de quoi ?

— De ses talents et de ses bénédications ! répondait grand-mère de sa voix calme. Regarde-le, pendant les réunions de prières, et tu comprendras... Quand on se tient devant Dieu, on fait voir son âme, et toutes les âmes n'ont pas la même lumière.

Ces bénédications, mêlées à tant de détresse, me furent, d'abord, un abominable scandale. Je savais trop ce qu'étaient la gêne et la pauvreté pour les regarder comme une chance de l'âme... J'en vins, pourtant, à penser comme grand-mère. J'appris à voir la sérénité du malheur, la plénitude du dénuement et je découvris, enfin, qu'une souveraine justice pouvait réduire à néant l'injustice de ce monde... Qu'ai-je appris de plus merveilleux, pendant mes jeunes années ?

Voilà pour le spirituel ; voici, maintenant, pour le futur écrivain :

Quelques jours me suffirent pour faire le tour du vocabulaire de l'école, ce qui m'épargna d'être regardé comme un étranger. Au bout d'un mois, je parlais comme un charretier qui aurait vagabondé sur les voies romaines, pendant des siècles, en suivant les métamorphoses du latin. Ni l'*Epitome*, ni le *De viris illustribus* n'auraient pu me révéler aussi bien le génie de la langue mère dont notre langue est sortie. Aucun cours de philologie ne peut enseigner tout ce que j'ai découvert, à ce moment-là, sans m'en rendre compte. Je me suis servi d'une langue à deux dimensions, dont chaque mot avait une face et un revers. Ils me faisaient découvrir les objets comme on les découvre avec les deux yeux, en les situant dans l'espace.

Et bientôt, sur le plan social, son ordination à l'humanité virile ! la rude initiation à la suite de laquelle il sera « de la classe » et « du pays » :

Puisqu'il va rester avec nous, il faut le crester, avaient dit mes camarades en me regardant à la dérobée, quelques jours après la rentrée des classes.

— On le crestera ! répondaient les grands en prenant des poses d'athlètes, le bras plié pour faire saillir les biceps, les pectoraux remontés à la mode des lutteurs de foire.

... Quand je les sentis souffler dans mon dos, je fis front, les mains en avant, la tête basse. Mais, à la première poussée, je succombai sous le nombre. Un croc-en-jambe me fit chanceler, une bourrade acheva de me faire perdre l'équilibre. Ma nuque sonna sur le sol et je sentis s'abattre sur moi des grappes de mes camarades.

— Cresto-lou ! hurlaient-ils en s'entassant les uns sur les autres.

Les plus petits s'étaient mis à danser en rond autour de moi, comme on voit danser les peaux-rouges, sur les images. La cérémonie avait ses rites et chacun y jouait son rôle, en se souvenant de sa propre initiation.

— Cresto-lou ! criaient les plus petits aux plus grands qui cherchaient à me réduire à l'impuissance.

Poignets cerclés par dix mains, chevilles clouées au sol, attrapé par les cheveux et par les épaules, je subis mon supplice en poussant un cri de bête. C'était une brusque torsion, douloureuse mais prudente, un geste de berger qui cherche à ne pas gâter son bétail.

— Il est cresté ! hurlaient les petits en accélérant leurs danses de gnomes.

... Je n'avais plus mal. Ma fureur s'était dissipée avec ma souffrance. Au bas de la pente des Châtaigniers, j'étais déjà sans rancune. Cent mètres plus loin, mes persécuteurs étaient redevenus mes amis. Je ne me sentais pas humilié, comme je l'aurais fait si j'avais eu le dessous dans une bagarre. J'éprouvais peut-être même une sorte de fierté, en me disant que j'étais maintenant comme les autres.

— A ce coup-ci, m'avaient dit mes compagnons, tu es tout à fait de notre école.

C'est dans cette atmosphère authentique qu'il acquerra certaines notions essentielles : que les élèves de l'école catholique n'ont pas « des vers sous les bras et des choses dans le ventre », que certaines filles sont, précocement, fort entreprenantes à l'égard de leur jeune cousin, que « colonne » s'écrit avec un *l* et deux *n*. C'est là que, par les récits de Finiels, le vieux journalier, il apprendra à connaître l'histoire vivante : les Camisards, les combats de 70-71, la deuxième et la troisième république.

En la présence d'un dieu, toujours au-delà de tout ce qu'il pouvait saisir et comprendre, du Dieu de l'Ancien Testament :

Ce dieu toujours présent a régné sur mon enfance. C'est sous son regard que j'ai découvert le monde. Mais je ne le sentais pas à côté de moi, comme le faisait grand-mère.... Il était toujours au-delà de ce que je pouvais voir, derrière la crête où je n'étais pas encore monté, plus haut que l'Aigoual et que le Lozère, dans la confusion renouvelée des brumes et des nuages. C'était un de ces dieux qui se manifestent sur les montagnes. La Cévenne était son Olympe et son Sinaï. Il prêtait sa voix aux orages et sa gloire aux soleils d'été.

Et, quand les formules et les images de ce culte lui paraîtront trop étroites, trop humaines, il aura la chance d'entendre, de la bouche de sa grand-mère, le mot le plus simplement sublime, le mot vrai qui apaise et prépare :

Le lendemain était un dimanche. J'accompagnai grand-mère au temple et à la chapelle méthodiste. Elle se penchait vers moi pour me faire suivre les psaumes dans son vieux recueil relié de noir. J'étais éperdu de honte. Il fallait en finir avec ce mensonge ! Il fallait parler à grand-

mère ! A quatre heures du matin, j'étais encore accroupi sous mes couvertures et je m'exhortais à affronter sa colère et son désespoir.

Le lendemain, après le dîner, elle s'approcha de la fenêtre. Le dos tourné, le front sur la vitre, elle regardait le jardin sur lequel descendait la nuit.

— Grand-mère, j'ai quelque chose à te dire, murmurai-je à demi-voix, sans pouvoir aller plus avant.

— Eh bien ? me dit-elle sans se retourner.

— Grand-mère... je ne peux plus croire comme M^{me} Vidal et comme Léontine Mouty... J'ai lu des livres qu'elles n'ont pas lus. Je sais des choses qu'elles ne savent pas.

J'avais cru que grand-mère allait se retourner, en poussant un cri, comme si le feu du ciel venait de tomber sur elle... Mais elle restait immobile, sans avoir l'air de m'entendre, le front toujours collé à la vitre.

— Je suis désolé de te faire de la peine... Mais je ne veux pas te mentir...

— Avec toute ta science ! grommela-t-elle.

Je continuai à parler. Je ne pouvais plus m'arrêter. Il me fallait aller au bout de mes confidences.

— Grand-mère, je ne crois plus !

Il me semblait que je venais de la frapper, entre les deux épaules, avec un couteau. Pourquoi restait-elle immobile ? Était-elle en train de prier, de demander un miracle à Celui dont je m'étais détaché ?

— Tu ne crois plus ? dit soudain grand-mère d'une voix calme. Qu'est-ce que ça peut bien faire ?

Elle s'était retournée. Jamais, peut-être, une aussi profonde sérénité n'avait illuminé son visage. Il m'apparaissait radieux, dans une auréole de pénombre.

— Qu'est-ce que ça peut bien faire ? reprit-elle. Ce que nous pensons n'a jamais beaucoup d'importance... Je suis tranquille... Il saura te retrouver... Il te retrouvera bien un jour !

• L'adulte est tout entier préformé dans l'enfant. Loti comme Chamson. C'est cette présence de l'homme fait dans l'enfant qui confère à l'acte d'éduquer ce caractère dramatique, ce caractère sacré. Tel sera né l'enfant, telle se sera écoulée son enfance et son adolescence, telle sera pour l'essentiel sa vie adulte, redressements et conversion réservés, mais aussi prédéterminés.

Dans sa thèse complémentaire, intitulée : *Comment étudier les adolescents*, mon collègue et ami Maurice Debesse classe les romans autobiographiques parmi les « procédés auxiliaires » de la connaissance scientifique de l'adolescent (et de l'enfant). Il leur reconnaît une valeur d'« illustration », non de « preuve d'hypothèses ou de constructions systématiques ». Le psychologue de Groningue, Heymans, leur reconnaît en outre « un intérêt heuristique » : sans utiliser les méthodes de la psychologie scientifique, le romancier-poète aperçoit, en effet, bien des faits que les psychologues n'eussent pas discernés sans lui. L'éducateur qui ne connaît l'enfant et le préadolescent que par des œuvres

du genre de celles auxquelles j'ai emprunté mes textes aurait, selon lui, de ces deux étapes de la vie humaine, une idée incomplète, « personnelle », mais néanmoins très supérieure aux idées courantes dans le milieu social contemporain.

Le poète, au dire d'Aristote, dépasse en effet l'événement particulier pour atteindre une vérité philosophique, générale donc. Par la vertu de la forme artistique, il anime ces schémas abstraits (la science n'établit que des vérités statistiques), dont la connaissance laisserait l'éducateur perplexe en présence des élèves, tous différents, de sa classe.

Psychologie scientifique et psychologie poétique, donc ! Je voudrais que les quelques textes réunis dans ces pages aient convaincu mes lecteurs de la vertu de ces deux moyens, complémentaires, l'un et l'autre irremplaçables, de connaître le devenir de l'être humain à travers l'enfance et l'adolescence.

LOUIS MEYLAN,
Professeur à l'Université de Lausanne.
